

PSYCHOLOGIE DE LA VIE AMOUREUSE

Jean-Pierre Deffieux

Le thème qui m'a été proposé pour cette conférence est une invitation à relire les trois articles de Freud dans le recueil de *La vie sexuelle* rassemblés sous le titre « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse ».

Ces trois articles s'intitulent :

- « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910)
- « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912)
- « Le tabou de la virginité » (1918)

Ils sont à lire, en ce qui concerne notre sujet, au moins avec deux autres : celui qui se trouve dans le même recueil « Pour introduire le narcissisme », paru en 1914, et le cas de « L'Homme aux loups » écrit par Freud fin 1914 ou début 1915.

Une observation scientifique

Tout d'abord, nous avons à nous demander ce que Freud entend dans ces articles par « psychologie de la vie amoureuse », et pourquoi il rassemble sous ce titre ces trois articles, dont au premier abord on ne voit pas tout de suite les fils qui les relient. Aujourd'hui, la notion de psychologie de la vie amoureuse ne nous étonne pas, c'est un terme galvaudé dont nous subissons les effets dès la prime adolescence, sous toutes les formes médiatiques possibles. Mais est-ce de cela dont Freud veut nous parler ? Est-ce de la compréhension des sentiments ? Certainement pas. Freud prend le terme de psychologie au sens du 18^{ème} siècle, c'est-à-dire au sens de l'étude scientifique des phénomènes de l'esprit. Il dit en effet, dès le début du premier article, que jusque-là c'étaient les poètes, les écrivains, qui dépeignaient les conditions déterminant l'amour. Pensons à Stendhal, à Balzac, à Musset, à Baudelaire et à bien d'autres. Mais, ce que prétend établir Freud sous le terme de psychologie de la vie amoureuse, c'est très exactement, je le cite, « soumettre la vie amoureuse à un traitement rigoureusement scientifique ».

Ajoutons qu'il faut distinguer ici l'amour et la vie amoureuse. Dans l'esprit de Freud, la vie amoureuse concerne l'amour, certes, mais aussi le désir et la jouissance. Même si ce n'est pas posé ainsi par lui, cela apparaît nettement dans ces trois textes. C'est d'ailleurs bien ainsi que Lacan lira ces articles dans plusieurs de ses séminaires.

Dans le premier article, à partir de son expérience des cures et de l'accumulation des cas qu'il rencontre, Freud répertorie un type de sujets chez lesquels on retrouve, avec certaines variantes, les mêmes conditions d'amour : pour que le sujet masculin tombe amoureux, pour qu'il s'éprenne d'une femme, il faut qu'il y ait chez la partenaire certains traits fixés, toujours les mêmes d'une femme à l'autre. Les deux conditions essentielles de ce type sont : la condition du tiers lésé et l'amour de la putain.

- La condition du tiers lésé : le sujet ne choisit jamais comme objet une femme libre. C'est la condition nécessaire pour déclencher l'amour, il y a toujours un autre homme qui est lésé dans l'histoire.

- L'amour de la putain : assez souvent, vient s'ajouter une deuxième condition associée à la première, à savoir que cette femme ait une mauvaise réputation quant à sa vie amoureuse et sexuelle.

Freud remarque avec beaucoup de finesse que chaque relation est vécue avec une grande fidélité de la part de l'homme, comme une relation qui doit rester unique. Cela n'empêche pas, la plupart du temps, que cette relation se trouve prise dans une longue série, dans laquelle chacune est vécue avec la même conviction d'unicité et de fidélité. Les objets viennent ainsi se substituer les uns aux autres, « l'une étant le décalque de l'autre ». Le sujet se trouve pris dans un automatisme de répétition à partir des traits fixés que Freud relève. On pourrait aller jusqu'à dire que n'importe qui fait l'affaire, pourvu qu'il y ait les conditions susnommées. L'homme dans ces cas ne choisit pas une femme pour sa singularité.

Freud donne comme raison de ce choix le fait que le sujet reste libidinalement fixé au lien maternel qui a été son choix d'objet primordial, et qu'il détermine ses choix amoureux par identification ou par opposition au choix maternel, et en tout cas pas indépendamment. Par exemple, s'il choisit une femme non libre ou/et plus âgée, c'est pour répéter le choix maternel, la mère ayant une grande différence d'âge avec lui et étant déjà prise par le père. De même, s'il choisit une femme à la réputation douteuse, c'est par opposition à la mère qui apparaît comme pure. Toutes les femmes, à un degré plus ou moins important, sont alors des substituts de la mère.

Condition oedipienne de la vie amoureuse

La structure symbolique de l'Œdipe, que Lacan a écrit par la formule de la métaphore du Nom-du-Père, rend le sujet esclave d'un certain destin de choix amoureux et l'inscrit dans un automatisme de répétition. Il faut bien comprendre que la structure oedipienne suffit à soumettre le sujet à certaines conditions d'amour. C'est bien pourquoi Freud, à la fin de l'article, généralise le type qu'au départ il proposait comme circonscrit à certains sujets. Il l'élargit à la grande majorité des hommes avec plus ou moins d'intensité et avec plus ou moins de variantes. Il le pose comme une conséquence même de la structure oedipienne. Bien entendu, tous les hommes ne choisissent pas des femmes déjà engagées avec un autre homme et des femmes aux mœurs légères. Ces deux traits de conditions d'amour ne sont pas en eux-mêmes généralisables, tout homme n'est pas contraint à ces conditions-là. Mais Freud prend là un exemple pour étayer sa thèse parce qu'il a rencontré dans sa pratique un certain nombre de cas relevant de ces exemples.

A partir de là, on peut, avec Lacan, en produire une formule beaucoup plus généralisable, en disant par exemple pour l'homme que là où il aime il ne désire pas, et là où il désire il n'aime pas. C'est une formule beaucoup plus généralisable (avec toutes les variantes et les variations d'intensité qu'il faut y mettre) que l'on peut déduire du texte de Lacan « La signification du phallus » et qui est citée comme telle par Jacques-Alain Miller dans son article de *La Lettre Mensuelle* sur « Les labyrinthes de l'amour ». Et on voit bien que cette formule peut se déduire de la fixation libidinale à la mère : là où il aime une femme, sur le mode oedipien de l'amour maternel, il respecte, il idéalise, donc il est plus ou moins en difficulté avec le désir ; au contraire, son désir n'est jamais

aussi fort que lorsqu'il s'adresse à une femme qui ne peut pas avoir de trait commun avec la mère, d'où la connotation de femme légère, impure. D'où la difficulté de conjointre les deux sur le même objet.

Je pensais, en étudiant cet article de Freud, combien il pouvait s'appliquer de façon étonnante à la vie des jeunes dans certaines zones de banlieues urbaines dont on ne cesse d'entendre parler. On sait à quel point dans ces lieux la fonction paternelle est défaillante. Or, on y retrouve de façon très prégnante le contraste entre le respect de la mère et de la sœur – les frères en particulier tenant à protéger la pureté de leur sœur, en leur interdisant tout écart, en veillant souvent avec sévérité à ce qu'aucun garçon ne les approche – et par ailleurs chez les mêmes sujets, l'exercice d'une sexualité brutale et dégradante à l'égard de filles étiquetées par toute la cité comme des « salopes », comme des filles à tournantes.

Conditions singulières de la vie amoureuse

Revenons à cet article. Freud n'y aborde qu'un versant des conditions d'amour, le versant structural oedipien chez l'homme. Il y a d'autres conditions d'amour qui, elles, sont propres à chaque sujet, qui lui sont absolument singulières et qui concernent non pas les traits identificatoires oedipiens mais le plus intime du mode de jouissance. On est là dans les conditions qui concernent le plus particulier, à nul autre pareil. Nous sommes tous concernés par ce plus singulier qui a à voir avec la dimension du fantasme, et même avec ce que Lacan appelle le fantasme fondamental. Or, il me semble que ce sont plutôt ces conditions que Freud approche au travers du cas de l'Homme aux loups. Il ne s'agit pas là comme pour l'article précédent de conditions d'amour noués à l'automatisme de répétition de la structure symbolique oedipienne, mais plutôt de conditions de jouissance, liées au traumatisme de la rencontre primordiale avec le sexuel.

Avec le recul des années, et les nombreuses études qui ont été faites de ce cas, on peut suggérer que ce qui a amené Freud à aborder les conditions d'amour par un biais différent de l'article de 1912, c'est que la structure symbolique de l'Œdipe chez l'homme aux loups n'était tout simplement pas opératoire. On peut dire aujourd'hui, grâce aux avancées du Champ freudien sur le repérage de structure, que l'Homme aux loups avait une structure psychotique, une psychose ordinaire. Il avait un rapport imaginaire à l'Œdipe, mais pas un rapport structural symbolique à l'Œdipe et à la castration, ce qui fait que les conditions d'amour ne pouvaient pas se révéler de la même façon que chez le névrosé. C'est bien pourquoi vient au premier plan chez lui la dimension imaginaire des conditions d'amour. Cette dimension imaginaire apparaît dans ce cas dans sa pureté du fait de sa structure. Là où dans la névrose le symbolique se noue à l'imaginaire pour cerner le réel du trauma sexuel, chez le sujet psychotique, seul le registre de l'imaginaire s'y emploie. C'est pourquoi apparaît chez l'Homme aux loups dans sa pureté le nouage imaginaire - réel des conditions d'amour.

En effet le choix libidinal, le mode de jouissance fixé chez l'Homme aux loups vient du spectacle de la scène primitive : il assiste à l'âge d'un an et demi à un coït *a tergo* entre ses parents. Cette image, qu'elle soit une scène vécue ou fantasmée – c'est une des grandes questions de ce cas chez Freud – signe sa première rencontre traumatique avec

le sexuel. Cette scène, comme une image arrêtée, restera à jamais gravée dans son esprit et toute sa vie sexuelle y sera fixée. Elle reviendra à la même place à de nombreuses reprises dans son existence. En effet dans sa vie, des scènes analogues déclencheront chaque fois une compulsion désirante : il y a la scène avec Groucha dans son enfance, « il vit la jeune bonne par terre, en train de frotter le plancher à genoux, les fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle l'attitude que sa mère avait prise pendant la scène du coït ; elle devint pour lui sa mère, en vertu de la réactivation de cette image, l'excitation sexuelle s'empara de lui... ». Il y a ensuite d'autres scènes analogues à l'adolescence et à l'âge adulte, avec Matrona, et ensuite avec une jeune paysanne, où il retrouve le même scénario. Son choix définitif d'objet restera fixé à cette image.

Au delà de l'intérêt de montrer que les conditions d'amour ne sont pas les mêmes dans la névrose et dans la psychose, le cas de l'Homme aux loups nous permet de cerner qu'au-delà des conditions oedipiennes de la vie amoureuse, il y a les conditions singulières, propres à chacun, et qui concernent le mode de jouissance, quelque soit la structure.

Traumatisme du sexuel et fantasme fondamental

Ces conditions de désir et de jouissance sont liées au traumatisme inévitable de tout sujet, quelque soit sa structure, dans sa rencontre primordiale avec le sexuel (c'est ce que Freud illustre par la représentation de la scène primitive). Pourquoi la rencontre sexuelle primordiale est traumatique ? Parce que le sujet ne peut pas traduire cette rencontre en terme symbolisable, en terme de langage. L'humain n'a pas à sa disposition les coordonnées symboliques, les coordonnées langagières du rapport sexuel. Il ne peut traduire cela qu'en terme de castration. Quand il est névrosé, seule la castration est symbolisable en terme de langage (fonction phallique).

L'Homme aux loups a une difficulté supplémentaire. Du fait de sa structure, il n'a pas accès à la symbolisation phallique, d'où le recours au seul imaginaire pour stigmatiser cette scène réelle. C'est bien pourquoi d'ailleurs, on a chez lui l'émergence d'une castration réelle : l'hallucination du doigt coupé. C'est parce que l'imaginaire ne suffit pas à métaboliser cette scène qu'elle ressort sous la forme d'une castration réelle.

Mais revenons à la névrose et au névrosé. De cette première rencontre traumatisante avec le sexuel, il va constituer son choix d'objet et ses conditions singulières d'amour, c'est-à-dire qu'il va constituer sa relation propre à la jouissance, ce qui sera son mode de jouissance. Pour cela il aura recours au fantasme qui est la mise en scène de son mode de jouissance. Mais là encore, il ne faut pas confondre les conditions d'amour de l'Homme aux loups avec les conditions d'amour liées au fantasme fondamental. Car pour constituer un fantasme fondamental, il faut pouvoir nouer l'imaginaire de la scène et la jouissance primordiale qui en a surgi, avec les coordonnées symboliques de la castration. Le fantasme fondamental représente un nouage RSI qui structure pour chacun le rapport du sujet à la jouissance. L'Homme aux loups n'a pas pu réaliser cela, il n'a pas pu nouer imaginaire, symbolique et réel, pour constituer ses conditions d'amour singulières. Il est resté fixé et figé à la répétition stricte de la même scène, – ce qu'on voit très fréquemment dans la psychose, en particulier au travers de traits de perversion fixés à un scénario.

Je trouve donc très intéressant de lier ces deux articles de 1912 et de 1915 pour cerner les conditions d'amour. D'une part, elles sont liées à la structure symbolique de l'Œdipe – conditions générales, et d'autre part il y a des conditions singulières liées à la rencontre primordiale avec le sexuel et qui se soutiennent du fantasme fondamental.

Vers un nouvel amour

Mais ces deux articles, si on y réfléchit, posent une autre question : celle de la marge de liberté du sujet quant à ses choix d'objet. Est-ce que la rencontre amoureuse est absolument déterminée par ces conditions ? On ne pourrait alors rencontrer l'amour que suivant un schéma préétabli, même s'il est en partie propre à chacun ? Lacan a beaucoup interrogé ces questions à la fin de son enseignement, en particulier dans un séminaire non publié qui s'appelle « Les non-dupes errent ».

Comment nouer la nécessité de la détermination amoureuse à la contingence de la rencontre ? Je ne peux pas développer cela ici, si ce n'est pour dire que le Docteur Lacan a d'une part amené l'expérience analytique de la cure vers un au-delà de l'Œdipe, qui rend le sujet moins dépendant de ses conditions d'amour oedipiennes, et d'autre part il a développé dans son dernier enseignement la voie d'un nouvel amour qui ne soit plus seulement l'amour de son inconscient ou l'amour qui se contente du peu de réalité du fantasme, mais un amour qui s'adresse à une femme comme Autre réel, c'est-à-dire une rencontre qui ne soit pas seulement une mise en scène de son fantasme. La psychanalyse peut permettre à un sujet de se désassujettir en partie de ses conditions d'amour, d'une part des attaches symboliques oedipiennes inconscientes, mais aussi du destin fantasmatique. C'est ainsi qu'on peut comprendre la phrase de Lacan dans RSI : faire d'une femme la cause de son désir. Ce n'est pas la même chose que faire de son fantasme le soutien de son désir.

Les obstacles oedipiens à la jouissance

Dans le deuxième article de 1914, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », Freud aborde plutôt l'impossibilité du sujet humain à trouver la pleine satisfaction quant au sexuel, la castration de jouissance sexuelle inhérente à l'existence humaine. Il part dans cet article du symptôme de l'impuissance psychique masculine et de ses causes, pour en arriver à la conclusion d'une impuissance généralisée de l'homme (dans les 3 articles, il part d'un symptôme, ou d'une série de cas pour le généraliser à l'ensemble des sujets humains). Il y a une perte de jouissance inhérente à l'humain dans sa vie sexuelle. Et là encore, la première idée de Freud, c'est que cette impuissance est la conséquence de l'Œdipe non dépassé, voire non dépassable. Pour être puissant, pour pouvoir jouir pleinement d'une femme, il faut que l'homme se rapporte à un objet sexuel rabaisé. La mère est là encore tout à fait concernée : Freud remarque très justement que l'impuissance psychique a tendance à se produire avec certaines femmes et pas d'autres, cet empêchement survient quand la femme a des traits communs avec la mère. D'une façon beaucoup plus générale, l'impuissance surgit devant toute objet idéalisé, où le respect (maternel) entre en jeu, alors qu'avec un objet rabaisé, qui éloigne de la fixation libidinale maternelle il n'y a pas de problème.

Au fond, là encore, la non résolution de l'Œdipe, l'insuffisance opératoire de la métaphore paternelle, qui devrait séparer le sujet de l'objet maternel primordial, oblige le sujet à inventer des stratagèmes pour vivre une vie amoureuse et sexuelle non contaminée par la mère.

Satisfaction pulsionnelle et insatisfaction sexuelle

Mais il faut en dire un peu plus concernant ce deuxième article. Freud ne s'en tient pas pendant tout l'article, aux déterminations oedipiennes. Il interroge la particularité de la pulsion sexuelle eu égard aux autres pulsions. Il compare par exemple la pulsion sexuelle avec la satisfaction du besoin oral. Il prend l'exemple de l'alcoolique, qui se satisfait pleinement de son objet, qui ne souhaite pas en changer, qui n'est pas en difficulté, en insatisfaction, en impuissance par rapport à son objet. Le lien de satisfaction est même souvent indestructible. Il conclut que seule la pulsion sexuelle s'accompagne d'une insatisfaction, d'une incomplétude, d'une dysharmonie.

Freud écrit alors cette phrase qui préfigure de façon saisissante les avancées futures de Lacan sur le non rapport sexuel : « Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction ».

Il donne deux raisons : le fait que la pulsion sexuelle doit se construire en deux temps et passer d'un premier choix d'objet oedipien à un choix d'objet substitutif avec la barrière de l'inceste et la phase de latence, et aussi le fait que la pulsion sexuelle est la résultante d'une grande série de composantes pulsionnelles. Il ne va pas jusqu'à récuser le terme même de pulsion sexuelle, comme Lacan le fera, considérant qu'il n'y a que des pulsions partielles, mais il pointe tout de même la difficulté de rassembler dans la pulsion sexuelle les différentes composantes, en particulier la composante anale.

Résumons donc : Freud donne comme cause des aléas de la jouissance sexuelle chez l'humain :

- les raisons oedipiennes : la contamination maternelle de la sexualité masculine
- la nature même de la pulsion sexuelle qui contrairement à l'instinct animal ne permet pas la pleine satisfaction.

Restriction narcissique

Freud donne enfin une troisième raison à la toute fin de l'article sans le développer et sans le nouer aux deux autres. Souvenons nous qu'on est en 1912 et que Freud est déjà très versé du côté de la question du narcissisme (O.Rank, 1911 : « Contribution au narcissisme » et l'article de Jung en 1912), il s'apprête à écrire son article sur cette question en 1914. Il dit très peu de choses à la fin de cet article, mais cela annonce ses développements de 1914. Il fait le lien entre l'insatisfaction complète de la pulsion sexuelle et ses conséquences sublimatoires. La libido qui n'est pas satisfaite par la pulsion sexuelle se porte sur la réalisation d'œuvres sublimatoires. Quand elle ne sert pas à la sublimation, la libido sert à alimenter le symptôme névrotique. Et il indique là, juste en une phrase, que ce qui cause cette restriction de la satisfaction sexuelle, « c'est la différence irréductible entre les exigences de la pulsion sexuelle et de la pulsion égoïste ».

Je ne vais pas ici développer cette question, si ce n'est pour dire que cette phrase annonce son article « Pour introduire le narcissisme » deux ans plus tard. Sans l'expliciter du tout en 1912, il lance un pavé dans la mare : à savoir que le choix d'objet primordial n'est pas seulement la mère, mais aussi et surtout le moi lui-même. Et que c'est tout de même ce qui rend le plus problématique la vie amoureuse et sexuelle ; c'est qu'il faut se détacher de l'amour pour soi pour se tourner vers l'Autre.

De la frigidité

Dans le 3^{ème} article, « Le tabou de la virginité », Freud réaborde la question du traumatisme sexuel, par un autre biais, en prenant un autre phénomène, celui du tabou de la virginité avec ses conséquences pour l'homme et pour la femme. Il le développe chez les peuples primitifs où il est plus démonstratif que dans la société de son époque. Aujourd'hui, un siècle après, ce phénomène est encore moins démonstratif, car la défloration de la jeune fille n'est plus souvent lié à l'engagement amoureux et encore moins à l'engagement symbolique dans le mariage comme au temps de Freud.

Mais prenons le, là encore, comme un phénomène susceptible d'indiquer un fait de structure qui concerne la sexualité féminine et plus précisément la castration féminine. L'idée de Freud, et il en donne plusieurs exemples, est que chez les peuples primitifs, la défloration prend valeur de tabou, d'interdit religieux au point que cet acte est confié à quelqu'un d'autre que le conjoint. Il donne plusieurs exemples. A partir de ces exemples chez les peuples primitifs, pour qui les interdits sont plus puissants que chez les peuples civilisés, Freud en déduit que ce phénomène de tabou de la virginité, a la signification générale pour l'homme d'un danger de l'acte sexuel (pas seulement le premier) qui met en valeur la dimension de la femme comme étrangère, voire ennemie, en tout cas radicalement Autre pour l'homme. C'est une façon différente de l'article précédent de montrer les embrouilles de la vie sexuelle et amoureuse chez l'humain.

Mais ce qui centre la problématique de cet article, on le trouve dans la deuxième partie, où Freud prend la question du symptôme de la frigidité. Il considère qu'il y a chez la femme, de façon générale, l'équivalent de l'impuissance psychique masculine de l'article précédent, c'est-à-dire une certaine frigidité généralisée. Toute sexualité humaine est empreinte de castration et donc d'une certaine irréalisation par rapport à un idéal de plénitude.

Freud commence par en rendre responsable l'acte de défloration comme paradigme du trauma sexuel, mais ensuite il considère lui-même que derrière le moment même de la défloration, c'est l'acte sexuel qui pour la femme est problématique. L'idée de Freud est que la femme se venge de la défloration par la frigidité, par l'inhibition, mais aussi par toutes les formes d'hostilité à l'égard de l'homme. (D'où la crainte de l'homme de la défloration.) Freud mentionne là cette observation très connue que souvent la femme ne trouve une satisfaction sexuelle que dans le deuxième mariage, une fois qu'elle a suffisamment fait payer au premier la blessure narcissique de la défloration. De consentir à en passer par l'homme, par le phallus, par la castration, pour sa jouissance sexuelle, la femme en garde une certaine rancœur. C'est une notation clinique encore très actuelle dans la névrose féminine. Pour Freud, dans cet article la défloration, l'acte

sexuel, par le lien d'engagement qu'ils créent, lient la femme à l'homme sur le mode de l'assujettissement.

La sexualité féminine

Est-ce que sur ce point et après les apports majeurs de Lacan sur la féminité, nous sommes toujours d'accord avec ce que Freud avance là ? Est-ce l'acte sexuel qui pour une femme l'assujettit à un homme ? Est-ce suffisant de dire cela ?

Contrairement à l'homme qui peut difficilement désirer et aimer la même personne, la femme peut difficilement échapper à la conjonction du sexuel et de l'amour. Il semble que c'est bien plutôt cela qui lui fait difficulté. Au fond rien n'oblige une femme à en passer par le phallus, si ce n'est l'amour, contrairement à l'homme qui, lui, est rivé à l'exercice de la jouissance phallique. La femme peut très bien s'en passer, y compris pour sa jouissance. Mais c'est l'amour qui la pousse à désirer et à vouloir trouver la jouissance en passant par l'homme qu'elle aime. C'est donc plutôt l'amour qui assujettit une femme à un homme et qui la pousse à consentir au sexuel. C'est lorsqu'elle recule devant ce consentement, qu'elle trouve l'alibi de rendre responsable l'homme de son assujettissement, alors qu'il n'en est pas le responsable. L'amour chez la femme la pousse au sexuel et donc à la castration.

D'ailleurs Freud mentionne cette particularité de la vie amoureuse féminine, toujours présente de nos jours, qui est que chez certaines femmes, on trouve à la fois une sujétion amoureuse, voir un assujettissement prononcé à un homme et une hostilité marquée. Et plus elles sont hostiles, moins elles les quittent. C'est pourquoi il faut bien toujours se garder de conseiller à une femme de quitter son mari.

Freud fait aussi la remarque très intéressante dans cet article que l'acte sexuel chez la femme est associé à un interdit, du fait de la longue phase d'attente à laquelle elle est soumise avant de passer à l'accomplissement. C'est moins vrai aujourd'hui. Mais il en déduit qu'elle est souvent beaucoup plus satisfaite par l'attente et par l'interdit que par l'accomplissement. Cela pouvait amener une femme à éterniser cette attente en épousant Dieu. Il me semble qu'il fait référence là à la dimension hystérique féminine que Lacan épingle dans *Le Séminaire XVII L'Envers de la psychanalyse* comme jouissance d'être privée. Elle jouit d'être privée de la jouissance qu'elle pourrait obtenir de l'homme et de l'en priver. Freud ajoute cette notation clinique intéressante, que certaines femmes ne trouvent une satisfaction qu'à entretenir des liaisons secrètes, où le trait d'interdit est maintenu.

Le mot de Lacan

On peut maintenant dire, après avoir lu brièvement ces 3 articles, que ce qui les rassemble, ce qui les relie, c'est la phrase de Lacan : il n'y a pas de rapport sexuel. A relire ces articles, à les actualiser au travers de la lecture que Lacan a pu en faire, à condition de ne pas s'aveugler des exemples phénoménologiques qu'il prend et qui sont de son époque, on est frappé de constater combien Freud, concernant l'appréhension de la vie amoureuse reste en ce début du 21^{ème} siècle tout à fait actuel dans ses fondements.